

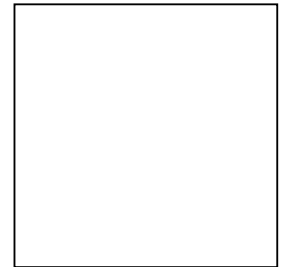


FÉLIX GUATTARI

Avez-vous vu la guerre ?

Félix Guattari : On a assisté pendant la guerre du Golfe à deux types de guerres : une guerre matérielle sur le terrain (Moyen-Orient) et une guerre immatérielle, qu'on pourrait qualifier de mass-médiatique. Sur le terrain, la maîtrise des Etats-Unis s'est affirmée de façon incontestable – maîtrise technologique, diplomatique et capacité extraordinaire de manipulation des instances internationales (l'ONU) au risque de les déconsidérer complètement. La guerre mass-médiatique – qui consiste à s'emparer des opinions publiques – a été aussi une apparente victoire américaine. Elle a provoqué des retournements d'opinion ; aux Etats-Unis, en France, mais aussi en Europe, les positions réticentes ou hostiles à la guerre se sont converties à la perspective belliciste ; dans les pays arabes, musulmans, et plus généralement dans les pays du tiers-monde, cette guerre mass-médiatique a fait preuve d'une capacité de neutralisation des réponses populaires qu'il ne faut pas sous-estimer.

Ainsi pourrait-on penser que le bilan de la stratégie de Bush fut extrêmement positif. Mais si on prend un peu de recul et si on examine ces deux guerres comme des objets complexes et non pas comme relevant d'une causalité linéaire, le résultat peut sembler plus catastrophique. Avant le conflit, au Moyen-Orient, l'équilibre des forces pouvait évoluer de façon négociée, par des voies non militaires. Aujourd'hui, sa décomposition peut aboutir à une déstabilisation générale de la région. Sans doute peut-on espérer que certains peuples en



Entretien de Félix Guattari avec « Canal déchaîné » à propos de la guerre du Golfe (janvier 1991). Transcription à partir d'une cassette vidéo.

tireront un bénéfice, comme le peuple kurde, mais pour les autres elle jouera dans le sens d'un renforcement des fondamentalismes et des tendances fascisantes qui existent sous toutes sortes de formes dans cette région. Il n'a jamais été question de progrès économique ou démocratique dans cette guerre : le résultat le confirme. On le voit bien dans la façon dont aujourd'hui les populations sont traitées, y compris le peuple koweïtien. Dans toute la région ce sont les dictateurs (syriens, saoudiens...) qui ont renforcé leur pouvoir et aucune perspective de progrès démocratique ne laisse entrevoir une voie d'évolution de la subjectivité arabe et musulmane vers une véritable alternative.

Sur le plan mass-médiatique, je m'interroge sur le résultat de cette opération. Je crois qu'il faut se garder d'avoir une position uniquement passionnelle. Il faut essayer de raisonner et de voir – au-delà de tous les qualificatifs qu'on peut en donner : scandaleux, méprisable, infantile – ce qu'a été cette manipulation de l'opinion et jusqu'à quel point elle permettra de résoudre les problèmes auxquels les Etats-Unis font face depuis pas mal d'années. Comme Wallerstein le souligne, les polarités mondiales se modifient : les Etats-Unis sont en perte de vitesse comme puissance économique et autorité internationale. Cette opération leur a apporté comme une sorte de coup de drogue, de « speed » psychique. Elle leur a donné l'illusion qu'ils pouvaient surmonter leur déficit et entrer dans une période euphorique et conquérante. Il est vrai que, pour une part, les relations internationales, y compris les relations économiques, fonctionnent sur ce type de drogue, et on en voit des résultats sur les cours du dollar. Cela permettra peut-être d'amortir la dépression économique que connaissent les Etats-Unis. Ce n'est donc pas sans efficacité.

Il est très important, pour moi, d'essayer de comprendre comment les facteurs subjectifs peuvent intervenir comme causes actives dans des domaines économiques. On a trop longtemps pensé que les facteurs subjectifs appartenaient à l'ordre de superstructures relatives à des infrastructures économiques. Ils ont une efficacité réelle. Sans doute n'est-ce pas cette guerre qui permettra aux Etats-Unis de rattraper leur retard dans tous les domaines et en particulier dans certains secteurs

de pointe dont les Japonais et les Allemands sont en train de les éliminer. Il y a des problèmes internes considérables aux Etats-Unis : sociaux, urbanistiques, minorités opprimées, tout un tiers-monde intérieur. On ne voit pas du tout comment cette espèce de « speed », de « fix » mass-médiatique, pourrait constituer une solution à long terme.

Pour suivre Wallerstein, on pourrait explorer ce qui se joue en réalité dans ces ressorts subjectifs. Dans quelle mesure les phénomènes, comme ceux auxquels on a assisté en Iran avec le khoméinisme et dans un tout autre contexte (relativement plus laïque) autour de Saddam Hussein, seraient-elles des tentatives de prise de consistance et d'affirmation d'une subjectivité alternative ? Les subjectivités africaines, latino-américaines sont largement laminées par la subjectivité mass-médiatique dominante. Au Brésil, une chaîne comme Globo couvre 80 % d'une population qui, dans une énorme majorité, connaît une misère totale. Dans les pays africains, en particulier au Maghreb, les télévisions occidentales possèdent une très grande influence. Dans les pays arabes et plus globalement, mais de façon moins nette, dans la sphère subjective du monde musulman, une résistance se manifeste. Elle peut avoir des aspects très conservateurs, très réactionnaires, mais elle n'en n'est pas moins réelle. Les pays de l'Est, quant à eux, se sont complètement effondrés et se sont identifiés à la subjectivité occidentale. Celle-ci est un leurre non seulement pour l'Occident, mais plus encore pour les populations comme celles des pays de l'Est, d'Afrique ou d'Amérique latine. Elle ne permet en rien de reconstituer un mode de vie, une subjectivité qui réponde à des problèmes aussi importants que la concentration des moyens de production et des moyens économiques dans les pays riches, la paupérisation renforcée, systématique des pays les plus pauvres, les problèmes démographiques, les problèmes écologiques. Il y a comme une sorte de course à l'abîme, dans laquelle sont engagés les trois quarts des populations de la planète.

Ce leurre de la subjectivité occidentale opère comme une sorte de baume, il permet de pacifier sa propre conscience devant les problèmes qui se posent, aussi bien à une échelle moléculaire immédiate qu'à celle de la planète. Dans la vie de tous les jours, on assiste à la désorganisation totale des

tissus sociaux, familiaux et de voisinage, qui existaient dans les pays archaïques ou précapitalistes. A une échelle planétaire, on aboutit à des impasses totales avec le phénomène de la dette et l'impossibilité pour les pays du tiers-monde de recomposer une économie compétitive sur la scène mondiale. Le commerce extérieur de l'Afrique qui représentait il y a encore quelques années 2 % du commerce mondial, n'en représente plus que 1 %. Pour l'année 1991, on prévoit plus de 20 millions de morts de la faim, sans compter, peut-être, 100 millions de morts par le Sida dans les vingt-cinq et trente années à venir. Parler de catastrophe, ici, n'est pas du tout une métaphore.

Q. : Alors, quel type de polarité sociale pourrait se recomposer ?

F. G. : Manifestement les pays arabes recèlent des facteurs de résistance, mais il n'est pas évident que les nouvelles polarités passent par eux. L'histoire de la subjectivité contemporaine a connu d'autres facteurs de résistance qui n'ont pas abouti à des polarisations libératrices, à commencer par le nazisme ou le stalinisme. L'idée qu'il n'existe sur la planète qu'un seul mode de développement, de relations économiques, et finalement de subjectivité, un seul mode de maîtrise des opinions, des sensibilités, est tout à fait faux. Cela conduit à une implosion généralisée, autant à l'échelle planétaire, des nations, qu'à l'échelle des individus et des groupes sociaux. Evidemment, on ne peut pas faire confiance à des énergumènes comme Saddam Hussein pour créer une polarité libératrice à l'échelle des pays du tiers-monde.

Q. : Comment pourra se reconstituer une polarité ?

F. G. : A cette question il n'y a que des réponses fragmentaires et partielles. Dans certains pays, comme le Brésil (avec le Parti des Travailleurs autour de Lula), des foyers de résistance se créent à toutes sortes de niveaux. Les luttes ne se situent pas seulement au niveau économique ou politique, mais aussi au plan de la subjectivité, en particulier au niveau massmédiatique. Il me semble important d'amorcer l'entrée dans une ère post-média, de créer, comme vous le faites dans votre projet⁽¹⁾, une perspective de réappropriation des mass-

1. « Canal déchaîné », collectif autour de la vidéo « Chaosmédia » se situe dans la continuité et a élargi son champs au multimédia.
Renseignements :
Maison de Toutes Les Chimères, 21 ter rue Voltaire, 75011 Paris.

médias, non seulement pour la fabrication de l'information, mais aussi pour la recomposition de systèmes de concertation, de dialogue, de mise en exergue de sensibilité, de ressaisie esthétique de la production d'images, de la production audiovisuelle. C'est à travers ce type de redéfinition de luttes et de pratiques sociales post-médiatiques que pourront se cristalliser d'autres types de polarités alternatives. Ni la gauche, ni même les mouvements écologistes, dans leurs conceptions actuelles, ne progressent sur ce terrain. Wallerstein fait référence à 68. C'est une idée intéressante car elle resitue les problèmes dans une voie progressiste qui recompose les tissus sociaux, les modes de valorisation à l'échelle des grands ensembles sociaux, les modes de vie, les pratiques sociales et les pratiques esthétiques à l'échelle moléculaire.

Q. : Comment vois-tu le rôle des intellectuels dans cette recomposition dont tu parles ?

F. G. : C'est une illusion de parler comme ça des intellectuels, étant donné la sélection qui en est faite par les médias et l'échantillonnage partiel et inopérant qui nous en est proposé. Dans la mesure où il n'existe que des surfaces d'inscription mass-médiatiques préformées, prémodélisées, où les réponses sont programmées à travers les questions, les intellectuels sont comme tout le monde : soit ils ne passent pas bien au micro et à l'image, soit ils s'adaptent à cette économie mass-médiatique dont il n'y a rien à attendre. Bien entendu il existe une immense couche d'intellectuels qui réfléchissent et travaillent dans leur coin. Il faudrait donc repenser ce concept d'intellectuel. Qui est intellectuel ? Les techniciens sont des intellectuels, la masse des enseignants, les gens qui travaillent dans toutes sortes de disciplines, sont des intellectuels. Il faudrait parler de fonction intellectuelle et non pas d'intellectuels avec un « I » majuscule. Cette fonction est appelée à habiter les pratiques productives et les pratiques sociales de toute nature. C'est sur l'émergence, la prise de consistance d'expression de cette fonction intellectuelle qu'il faut réfléchir. Par exemple, dans cette affaire, il est trop facile d'accuser les travailleurs des médias ou les journalistes ; ils sont exactement comme les autres, pris dans cet engrenage de production de subjectivité. Il leur faut s'organiser, travailler,

réinventer une capacité d'auto-affirmation et d'expression. On rencontre le même type de problème en psychiatrie, dans l'éducation ou en urbanisme, etc.

Comment recomposer des agencements collectifs d'énonciations qui permettent aux fonctions intellectuelles de déjouer les pièges qui leur sont constamment tendus par les pouvoirs ? Et quand je dis les pouvoirs, ce n'est pas seulement les pouvoirs étatiques, les grands pouvoirs, c'est aussi ce pouvoir moléculaire de l'opinion qui attend qu'on la rassure, qu'on l'infantilise, qu'on lui masque tout, qu'on écarte de son champ ce qui est singularité, tout ce qui est finitude, tout ce qui se réfère à des dangers, à des douleurs, à la mort, au désir. Ce sont ces comportements d'évitement qu'il faut arriver à déjouer, ce laminage des moyens de production de subjectivité, cette sorte d'unidimensionnalité de la production de subjectivité que j'ai appelée, dans ma terminologie, une homogénéisation de la subjectivité. Il existe un rapport de plus en plus fonctionnel entre les individus et des objectifs comme le revenu ou le prestige. Il en résulte une sorte de robotisation des individus par rapport au système de valeur dominant. Par exemple, dans la subjectivité américaine le dollar possède une valeur affective tout à fait prégnante. Heureusement il existe des zones de résistance potentielle à cette unidimensionnalité de la subjectivité, c'est ce que j'appelle une hétérogénéisation de la subjectivité. Ces zones se rencontrent déjà dans l'enfance qui, au moins transitoirement, possède des moyens de sémiotisation riches et multiple, pour produire de l'existence. On les rencontre aussi dans les états de crise individuelles : crises négatives, névrotiques, psychotiques qui contiennent des volontés de création, des volontés d'affirmation de l'existence. On les trouve aussi chez des peuples ou des catégories sociales qui résistent. Aux Etats-Unis, les Noirs américains représentent un facteur de recomposition subjective qui dans les ghettos, dans différents secteurs de vie, dans les chants, la danse, la musique, échappe partiellement à cet écrasement. La recomposition d'un sujet historique passe aussi par la problématique de recomposition des subjectivités à l'échelle moléculaire ou individuelle.

J'ai lu un grand article dans *Le Monde* sur « la mode des nouvelles pratiques psychologiques ou des nouvelles religions qui font fureur aux Etats-Unis et s'étendent à l'Europe ». Ça fait rigoler les journalistes et les enquêteurs, mais ce n'est pas tellement rigolo. Les gens utilisent les moyens qu'ils trouvent, des miettes qu'ils peuvent ramasser pour essayer de se resituer, de recartographier, de retrouver des coordonnées dans l'existence. Cela explique la montée assez fantastique de l'irrationalisme à laquelle on assiste un peu partout. N'existe-t-il aucune autre voie pour éviter que cette recomposition subjective ne se rabatte systématiquement sur le racisme, le phallocratisme, la solitude, sur une culture de l'angoisse ? Ne peut-on trouver des articulations transversales entre ces pratiques d'hétérogénéité de la subjectivité individuelle et une reconstitution de la vie sociale, une prise de responsabilité éthico-politique sur des objectifs politiques, y compris planétaires et écologiques ?

La subjectivité, c'est la sensibilité, les rapports sociaux, un abord pathique du rapport à l'autre, c'est autre chose que de l'idéologie, c'est des idées. Il faut bien admettre que, pour la subjectivité, l'idéologie ne pèse pas lourd. Quand elle pèse lourd, c'est qu'elle intervient comme moyen de production subjectif, qu'elle fonctionne comme chaînon d'énoncés rationnels, discursifs, pour comprendre et analyser des situations. Dans le rythme binaire de la musique rock, ce sont des énoncés répétitifs qui opèrent pour nous redonner un rapport au temps, pour qu'on se sente exister quelque part, dans un lieu. L'idéologie fonctionne comme moyen de répétition, de ritournelle, sa fonction n'est pas idéologique.

Chacun possède de par sa position, une parcelle de responsabilité éthico-politique dans ce domaine. Bien entendu on rencontre les facilités, l'abandon, l'inquiétude, l'angoisse, la névrose, l'inhibition et aussi, éventuellement, la jouissance perverse. Un psychiatre peut éprouver une jouissance perverse à être le petit despote local d'un monde complètement lamentable, misérable, comme la plupart des services psychiatriques le sont encore aujourd'hui en France. Mais il faut se garder d'avoir un jugement trop simpliste sur ce type de jouissance perverse, parce qu'on risque de s'engager dans une

guerre du bien contre le mal, de la vertu contre la perversité. La responsabilité éthique et politique intervient ici. On est confronté soit à des objets partiels sur lesquels on peut avoir une prise, soit à d'immenses contraintes, dans des domaines où on ne peut pas intervenir.

Q. : Comment initier une reprise d'affirmation, une reprise de contrôle ?

F. G. : Il me semble qu'il s'agit là aussi d'un problème éthique. Lorsque les consommateurs ont besoin d'une télévision neuroleptique – ils rentrent chez eux, ils sont angoissés, les histoires familiales les emmerdent, ils allument la télé. Ils rentrent dans un rapport hypnotique qui éteint toutes les diversités et les met dans un rapport de suggestion où littéralement le sujet est transféré sur l'appareil. Ils entrent en adjacence aux discours, aux images et aux musiques qu'ils écoutent, A ce moment-là, il y a une sorte de dépossession de la subjectivité, d'irresponsabilisation, d'infantilisation qui ressemble exactement, à la consommation de la chimiothérapie pour dormir, pour ne pas être anxieux. C'est tout à fait du même ordre. Ce n'est pas une métaphore car je pense que ça met enjeu les mêmes processus fonctionnels, biologiques. On ne peut pas parler d'une vectorisation simple, qui partirait d'un lieu de manipulation de production de subjectivité vers une pauvre population victime de la situation. Elle est victime certes, mais en même temps elle est agent dans cette affaire. D'une certaine façon, on a les médias ou la chimiothérapie qu'on mérite. Plus la subjectivité occidentale sera décomposée, plus elle sera infantilisée, plus il y aura de médias pour répondre à son attente. C'est pourquoi je réaffirme sans arrêt la nécessité d'une recomposition, y compris la plus moléculaire, de la subjectivité et de cette hétérogénéité de production de subjectivité. C'est important de regarder la télé, mais ça l'est aussi de regarder les étoiles la nuit, ou de s'affronter à sa propre finitude, son âge et son sexe, à mille choses comme la poésie, la musique, la création. S'il n'y a pas une recomposition de ce type, on entre dans un cercle infernal.

Il existe différents niveaux de résistance et sans doute, sur ce plan, on a bien des choses à attendre des pays du tiers-monde, qui ont, semble-t-il, conservé des foyers d'hétérogénéité sub-

jective beaucoup plus intenses. J'attends, dans un rêve utopique, que des moyens de recomposition de la subjectivité nous viennent du Sud où ils seraient ancrés. Et cela grâce notamment à son expansion démographique considérable et à la pression que cela va exercer sur le Nord. Peut-être de là nous viendront aussi des recompositions plus idéologiques, plus militantes, pour infléchir les rapports de force, pour transformer les relations internationales, pour créer d'autres voies de résolution et pas seulement des conflits économiques...

Q. : Dans la guerre du Golfe, dans la société occidentale, les mass-médias, en tant que moyens de production de subjectivité, ne sont-ils pas à eux seuls supérieurs, plus agressifs, et plus puissants que tous les autres processus de subjectivité réunis ?

F. G. : Oui, je le pense aussi et de plus en plus, parce qu'ils interviennent à un niveau quasiment physiologique, neurologique, dans la subjectivité. On se souvient des images de l'époque de la guerre de 1914, où l'on voit la jubilation collective, les échanges, tout le caractère festif, avant la guerre, pas après – tandis qu'aujourd'hui, toute socialité est évacuée. Dans les images de Londres, que l'on peut voir dans *Histoires parallèles* de Marc Ferro, il existe aussi toute une socialité autour de la guerre et des bombardements. Actuellement apparaît un autre type de rapport à la guerre. On l'attend, on voit la percussion d'un obus sur une cible. On nous parle de la guerre, mais en nous-même. On a un rapport solipsiste à la guerre, et beaucoup de gens l'ont vécue comme une intrusion totale, dans une angoisse complète. Chez certains, cela a déclenché des réactions d'affolement, ils se sont mis à faire des stocks ou à acheter un fusil, des armes, des choses comme ça. Chez d'autres, ça a provoqué un réveil : « Tiens ! il se passe quelque chose alors que d'habitude c'est pas très intéressant, c'est toujours pareil ». Chez certaines personnes, peut-être plus psychotiques, ce fut un événement tout à fait notable, un bon souvenir, une date dans ce monde où il ne se passe jamais rien. De façon générale, l'effet fut redoutable, ce fut une intervention très profonde dans la subjectivité, peut-être plus profonde que les autres épreuves militaires. D'autant

plus que celle-ci, pour finir, ne concernait personne. Il y eut deux morts parmi les légionnaires. Pas de quoi fouetter un chat.

Du mois d'août au mois de janvier, je n'ai absolument pas cru à cette histoire de guerre. Ça me semblait un montage, une intoxication et je dois dire que, pour une fois, j'ai beaucoup apprécié un article de Baudrillard, paru dans *Libération* deux jours avant le déclenchement des opérations. Il était intitulé : « La guerre n'aura pas lieu ». Il y avait quelque chose de très courageux parce dans les trois lignes de la fin, il disait: « Peut-être aura-t-elle quand même lieu mais elle n'aurait pas dû avoir lieu. » Tout était monté, programmé dans les relations internationales pour qu'elle puisse être évitée. Ça me paraissait d'une évidence totale. Précisément, l'événement, c'est qu'elle ait eu lieu alors qu'elle n'aurait pas dû avoir lieu. On a assisté à un surgissement, un réveil, une sorte de coup de folie incroyable. Ce coup de passion monstrueuse a conduit à l'extermination de centaines de milliers d'Irakiens. De l'autre côté, celui de la coalition, il y a eu quelques dizaines, quelques centaines de victimes. Peut-on encore appeler cela une guerre ? Et en un sens Baudrillard n'avait pas tort de dire : « La guerre n'a pas eu lieu ». Quelle guerre, de quoi parle-t-on ? Il y a eu un massacre, qui est au moins l'équivalent de ce qui s'est passé à Hiroshima et Nagasaki ou à Dresde. A l'époque il y avait la guerre mais, là, c'est comme si on avait envoyé des bombes atomiques sans guerre. Les services de renseignement, les états-majors politiques et militaires connaissaient parfaitement la situation, l'opinion pouvait aussi la pressentir. Mais justement, non, il fallait que ça soit la guerre !

Il y a eu un phénomène du même type, complètement ahurissant, c'est la répression contre l'extrême gauche italienne. Le gouvernement italien a dit : « C'est la guerre. Oui, oui, c'est la guerre ! » parce qu'il y avait trois ou dix dizaines de Brigades rouges qui faisaient quelques attentats. C'était la guerre ! C'est comme si on avait eu besoin d'ériger le paradigme de la guerre, avec toutes ses résonances depuis la guerre de Cent Ans, pour justifier ce déchaînement de haine. Cette espèce de partouze monstrueuse, d'érection incroyable, a vu toutes les grimaces des journalistes, des experts mili-

taires, des dirigeants. « La planète est en danger, donc on est solidaire du Président ! » C'est absolument effarant ! C'est un événement qui a eu l'allure d'un pseudo-événement par sa tournure mass-médiatique, mais c'est quand même avec ce type d'événement qu'aujourd'hui on fait l'histoire, aussi dérisoire que ça puisse paraître.

Q. : Aux « informations » au début de la guerre, on nous a dit : « L'Irak, possède la quatrième armée du monde, des armes de destruction massive, des armes chimiques, une habitude de la guerre après dix ans de conflit avec les Iraniens ». Et d'un autre côté, à la fin, on a vu cette agression, cette hécatombe. Ces deux informations nous ont été données à la télé et on ne les a jamais rapprochées, on ne les a jamais mis en parallèle, pour voir comment le mensonge se construit.

F. G. : Il y a eu une disproportion évidente, manifeste. C'est à peu près comme si on avait tiré au fusil mitrailleur sur une révolte de lycéens. Or on avait tous les moyens de savoir que le discours de violence qui était tenu par Saddam. Hussein et par les dirigeants irakiens était largement fictif. Par exemple, ceux-ci avaient 5 000 otages au début de cette opération et ils les ont libérés. S'il y avait eu un tel machiavélisme, ils les auraient gardés, ce qui aurait peut-être changé les données et évité les bombardements sur les populations civiles. Il y a eu une réification, un détournement de toutes les informations, ce qui dénote un racisme comme, peut-être, on n'en a jamais rencontré dans l'Histoire. Deux morts français, ça vaut une grande manifestation, une grande cérémonie, je ne sais pas où, à Paris. Mais plusieurs centaines de milliers de morts en Irak, ça ne compte pas. Ce sont des pertes. C'est une abstraction totale. Des Arabes, ça ne se comptabilise pas du tout dans la même balance que des populations occidentales,

Q. : N'y a-t-il pas eu un détournement de la sensibilité liée au massacre du peuple juif pendant la guerre. Les Skuds qui tombaient sur Israël, la fabrication des gaz par les entreprises allemandes... Pour moi il s'agit d'une espèce d'amalgame, monté de toute pièce et qui a produit un véritable détournement de l'Histoire. Il y a deux ans, Bush était intervenu devant un parterre d'étudiants en disant : « La chose la plus terrible pour

nous, notre plus grand ennemi, c'est l'instabilité, et l'incertitude ». Il a alors promis cent ans de paix au Moyen-Orient après cette guerre. Hitler lui, en avait promis mille.

F. G. : Cette hystérie à propos des Skuds qui tombaient sur Israël, c'était vraiment incroyable. C'était comme si on avait assisté à l'extermination du peuple israélien. Il y a eu d'autres formules dont on pourrait croire qu'elles étaient machiavéliques mais qui dénotaient simplement une subjectivité fascisante, une subjectivité incroyablement raciste. Par exemple, trois jours avant le cessez-le-feu, Saddam Hussein a demandé un armistice, un premier armistice. Bush a alors répondu : « C'est un scandale, c'est une mystification, il ose demander un armistice ! ». C'était vraiment le comble, quoi ! Et pourtant qu'y avait-il de scandaleux à demander un armistice ? Je n'ai toujours pas compris. Peut-être fallait-il aller jusqu'au bout et exterminer ces dizaines de milliers, peut-être ces centaines de milliers de gens qui fuyaient du Koweït vers l'Irak ? La planète connaît une période de mutation à vitesse considérable. Il n'est plus possible de mettre en relief, de saisir, d'enregistrer la rapidité des découvertes technico-scientifiques et des découvertes biologiques. C'est quelque chose d'inouï. Il est difficile de s'en faire une représentation. La machine de Claude Valeski enregistre les naissances de seconde en seconde, mais il est impossible de se repérer dans les grandes mutations de l'économie-monde, dont Wallerstein parlait. Etant donné qu'on ne saurait se passer d'un minimum de représentation sociale, cosmologique ou géopolitique, alors, on recompose l'Histoire. On efface la guerre du Vietnam, on revient à l'esprit conquérant, à la toute-puissance de l'Amérique pendant la dernière guerre mondiale. On effectue alors cette espèce de collage, d'amalgame, de redondance permanente et forcée entre toutes ces périodes. Que les enfants palestiniens se fassent massacrer depuis des mois et des mois dans l'Intifada, ça ne déclenche rien du tout. Rien ne s'enregistre. Rien ne se passe.

□